

XYZ. La revue de la nouvelle

Dix courts désespoirs

Hugues Corriveau



Number 72, Winter 2002

Cartes postales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3791ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2002). Dix courts désespoirs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 24–33.

Dix courts désespoirs

Hugues Corriveau

1. Café Le Départ

Son ordinateur entre les genoux, de peur de se le faire voler, un attaché-case devant lui, une valise à roulettes de chaque côté de la table, un double *espresso* près de la pile de cartes postales bien en évidence à sa gauche, un Mont-Blanc à la main, il a chaud. L'avion a atterri il y a à peine deux heures, et il n'a pas gagné son hôtel tout de suite, n'a pas pris de douche ni ne s'est reposé, car il s'est rendu quai de Montebello pour acheter des cartes, tout de suite, sans souffler, sans reprendre haleine, sans plus attendre, tendu jusqu'à entendre ses os craquer, fourbu, délirant presque, ahanant, courant vers le café de ses rêves... où le voici transi, fourbu, le stylo levé... et la gorge sèche, la pensée de même... Tant d'amis... pourquoi en avoir tant quand on est en voyage? Tant de parents qui n'ont pas eu la bonté de mourir encore! Tant de connaissances, de camarades de travail, de laissés-pour-compte à qui il faut écrire! « Bonjour. Vol splendide. Temps superbe. Paris toujours aussi beau. Beau voyage commencé dans l'allégresse. Déjà reposé. Je vous embrasse — ou je vous salue — ou je vous serre la pince. » Sur la table voisine, un pigeon a lâché une fiente qui a fait un ploc sonore et gluant. C'est cela qu'il aurait envie d'écrire tout à coup à tous ces imbéciles qui ne voyagent jamais mais qui réclament un signe « Tu feras signe, dis! » Allons, il faut bien commencer. « Bonjour. Vol splendide. Temps superbe. Paris toujours aussi beau. Beau voyage commencé dans l'allégresse. Déjà reposé. Je vous embrasse — ou je vous salue — ou je vous serre la pince. » Dire qu'il doit copier cela vingt-huit fois aujourd'hui, comme un pen-sum à la petite école.

2. Les deux gros Botero

Sa femme est partie depuis une semaine et, depuis une semaine, il attend impatiemment sa première carte postale. Il sait bien le ridicule d'espérer ainsi, dès le premier jour, qu'elle lui donne signe de vie, mais bon, c'est comme ça. Elle a laissé un tel vide en partant ! Et une autre semaine passe, puis une autre encore. Il se désespère, ne sait pas dans quel hôtel de France la rejoindre. Elle avait voulu prendre l'air. Et puis, vlan ! la dernière semaine lui arrive cette chose étonnante : le tableau *Un couple* de Fernando Botero représentant un homme et une femme énormes et porcins, endimanchés, elle qui ne connaît rien à la peinture ! « Ils sont vraiment gros », se dit-il, « vraiment très gros... comme trop. » Et à sa grande surprise, le texte est, lui, tout petit, minuscule même, « trop peu », se dit-il. Dans le coin gauche, une date à peine : « Le mardi 12 avril »... et dessous, sans aucun bonjour ni rien, deux mots « Nous deux ? » Le reste de la carte est blanc et, tout en bas, la signature : « Simone ». Point à la ligne. Trois semaines à attendre cela. Resté perplexe, il regarde toute la journée l'image du gros couple, et il est troublé, comme si le peintre les avait croqués, eux, en secret. Le lendemain, oh ! surprise ! une autre carte ! Un autre Fernando Botero, mais cette fois *Homme avec chien*. Le personnage a une tête ronde et un cou de taureau. En retournant la carte, il trouve là aussi une date : « Le mercredi 13 avril »... et dessous, rien que deux mots assassins : « Gros porc ! » Et tout en bas, après tout ce blanc laissé sous les deux mots, la même signature sans amour : « Simone ».

3. Fuyons les Niki de Saint-Phalle

Les *Nanas* de la piscine de Niki de Saint-Phalle à côté du Centre national d'art et de culture G.-Pompidou et en face de l'IRCAM sur le plateau Beaubourg cachent, aux yeux de qui l'ignore, l'un des magasins de cartes postales les plus insignifiantes de Paris. Passons donc outre et allons de ce pas pressé qui est le nôtre fort loin de là, rive gauche, rue du Dragon, où se cache le trésor d'entre les trésors, une boutique-musée, un antre de la conservation plein de cartes postales, des mille et puis des cents, de toutes les époques et de tous les prix, un lieu de jouissance presque mystique, frissons garantis et tutti frutti. Nous y passerons brièvement, car nous savons aujourd'hui que nous voulons un chameau. Et chameau il y a toujours rue du Dragon, comme il se doit. Car nous avons à respecter une promesse faite avant de partir à qui nous savons et qui n'est, lui non plus, rien d'autre qu'un chameau. Chameau donc il aura. Mais là, entrant, happé, nous voici étourdi et ravi, bêlant avec le troupeau, tâtant là, tirant ici, et nous ruinant. Ah! Passion dévorante! Folles arabesques tarabiscotées aux couleurs chatoyantes! Rêves insondables de vues plongées sur des décolletés vaporeux, sur des seins suaves de lactescences boréales! Poésie suprême des formes folles et des corps enlacés, des minous minaudant, des lapins lapinant, des toutous à froufrous de peluche limette! Lieu du rêve! Mieux que le Louvre et moins épuisant à visiter, nous en convenons. D'autant qu'ici, les tableaux de maîtres s'achètent à vil prix.

4. L'été où nous ne voyageons pas

Je rentre de la poste, je crie : « Encore trois ! » L'autre descend, c'est-à-dire la femme avec qui je vis, qui n'est jamais contente quand on prend enfin congé et qui grogne dès qu'on la sort de son lit. Bref, « encore d'autres », crié-je très fort pour l'exaspérer. Elle descend, les dents sorties. « Qui nous écœure encore ? » qu'elle questionne subtilement. « Ne vont-ils pas arrêter de nous déverser leur bonheur tous les jours, comme si nous ne pouvions pas avoir la paix ! » qu'elle ronchonne, exigeant un café dont elle ne saurait se passer avant de commenter l'Algérie, le Yémen, l'Australie et les autres *i* du globe où se font suer ceux que nous aimons tant et qui ont eu assez d'argent pour amortir le taux de change et les chaleurs caraïbes. Bref, le moment est délicat. Surtout quand la carte postale est ordinaire, pathétiquement bon marché, du genre qu'on achète partout à dix pour quelques euros (s'il s'agit de cette devise, évidemment). Bref, si l'image ne convient pas, aucun texte non plus ne saurait en effacer l'affront. Car recevoir une carte postale insignifiante est pour nous une catastrophe. Comme nous avons l'habitude de punaiser lesdites cartes sur les colonnes de bois dont s'enorgueillit notre demeure, c'est tout l'été que nous les avons devant les yeux et qu'elles narguent notre indigence. Alors, laides en plus, c'en est trop. Je sens que, pour l'heure, la cueillette fera de l'ombre au bonheur du jour. Je prends des gants blancs, un plateau, la plus belle tasse, le café le plus serré et je dépose délicatement à côté une vue superbe d'Étretat, un kangourou convenu et des ifs échevelés venus d'Italie. Je tremble. Je ne sais ce que ces choses-là provoqueront.

5. La baie d'Along

Elle est arrivée hier ! Il a passé une demi-heure à essayer de la déchiffrer. En pattes de mouche que c'est écrit. On le sait bien, elle le fait exprès, la Marie-Claude. Venue de Thaïlande. Ça commence par : « Rien de mieux qu'une carte postale. » Peut-être bien pour celle que ça amuse. Mais là, c'est un embrouillamini de petits signes d'encre noire avec des ajouts à l'encre bleue. Il a réussi à comprendre que ce qui est bleu commente ce qui est en noir ! On fait dans la mise en abyme, même sur les cartes postales, quand on est intello. Ça dit aussi : « Je ne te l'ai pas dit mais, durant mon voyage, je n'ai pensé à toi qu'une fois. Une seule, c'est pas beaucoup et c'est beaucoup. Une fois par jour, toute la Thaïlande, tout le Laos, le Népal, de jour, de nuit, en train, sur la plage, sur le dos ou sur le ventre. » Et ça se pense drôle ! Le reste, ce n'est rien, rien d'autre qu'un tourniquet de phrases serrées les unes sur les autres, les dernières tournant autour de la carte, autour du timbre, le nom du destinataire écrit dans le timbre même parce qu'elle n'avait plus de place. Mais quel plaisir peut bien avoir une personne pour réduire ainsi sa pensée plutôt que d'acheter du papier fin, des enveloppes dont l'intérieur est superbement protégé par du papier de soie ? Quel intérêt y a-t-il à donner ainsi un cliché d'une partie d'un fragment d'un moment passé à l'étranger ? Il n'y a jamais rien compris. Même si, sans se l'avouer, il a été touché par la « pensée ». Il continuera encore aujourd'hui à déchiffrer lentement les hiéroglyphes de cette écriture qui essaie de disparaître sous elle-même. N'empêche ! Elle est gentille. La photo semble montrer la baie d'Along dans le golfe du Tonkin. Mais il ne peut en être certain, car elle a écrit par-dessus la légende imprimée. Une autre bêtise ! Il enrage !

6. Erreur sur la personne

Il est troublé. Quand il a vu dans sa boîte aux lettres cette carte postale du Costa Rica, il n'y a rien compris. Il ne fréquente personne qui soit parti en voyage à cette date. En plein automne, pensez donc ! Le Costa Rica, en plus ! Mais c'est bien son adresse qu'il lit sous le timbre. C'est bien à lui que la chose est adressée. Il est incapable de lire la signature. Il ne reconnaît pas non plus l'écriture, dans la mesure où plus personne n'écrit plus à personne de nos jours. Alors, allez donc savoir ! Une signature tassée, empâtée. Ça dit des choses insolites comme « vieille branche », « espèce d'imbécile », « tu es navrant », « on sait bien que ce n'est pas toi qui aurais eu le courage ». Le reste est parfaitement illisible. Il sent que ce truc n'est pas aimable, qu'on ne lui a pas envoyé cela avec l'idée de lui faire plaisir. Oh ! que non ! Et il prend une décision saugrenue. Il appellera tous ceux et toutes celles qu'il connaît, histoire de savoir qui n'est pas là, qui pourrait bien être parti en voyage sans le lui dire, mais assez intime tout de même pour vouloir lui faire signe. Et commence alors une sarabande de coups de fil, de messages sur les répondeurs : « Tu me rappelles. Ça fait un siècle que je ne t'ai pas parlé. » Enfin, ce genre de machin. Mais plus étrange encore est le fait que personne n'est chez lui en ce moment. Personne, absolument. Que des répondeurs vigilants, que des voix synthétiques. Il reprend la carte entre ses mains, et une crainte immense le gagne. A-t-elle bien été postée du Costa Rica ? Le timbre le laisserait croire, mais l'estampille de la poste est brouillée, la date aussi, tout est flou. Et si c'était quelqu'un du bureau, du département en fait, qui lui en voulait, qui essayait de lui faire du mal ? Sa journée est maintenant gâchée, c'est certain. Mais qu'a-t-il aussi à se préoccuper du courrier comme un malade tous les matins, comme si sa vie en dépendait !

7. L'irrésistible appel

Il fait un froid de canard mouillé, un fret à ne plus mettre le nez dehors et, sur la carte qu'il tient de la main gauche, une mer douce, un soleil de plomb, des planchistes de rêve qui « surfent » sur les vagues, une légère brume adoucissant le mouillé vapoureux de l'air. Et il soupire. Il n'en a pas les moyens, mais quand on a des amis qui les ont... Alors, pourquoi pas ? Il regarde le paysage d'eau en s'approchant tranquillement du téléphone. Il place bien en vue l'image idyllique et ouvre du bottin. Cherche le numéro de son agence de voyage et son estomac se serre un peu. « Une si belle carte postale, ça ne devrait pas être permis », se dit-il. « Mais je n'ai pas assez d'argent, je dois rembourser mon prêt, je devrais remplacer la gouttière, j'avais juré de refaire les trottoirs cet été... » Et il entend la voix douceuse de l'agente, une voix d'aéroport, une voix de sirène maléfique. Le ton est un appel à l'évasion. Il regarde la carte, il entend la voix, la carte, la voix, il dit : « Oui. » Il dit : « Je veux partir. » Il se dit que ce n'est pas raisonnable, mais il regarde par la fenêtre, il scrute la carte, il est étourdi, il dit : « Oui, je veux partir au soleil. » Il l'a dit, il n'en revient pas. Il va passer tout de suite à l'agence. Il partira ce soir si c'est possible. « Est-ce possible ? » Il regarde la carte, la mer, il entend le ressac, il sent sur sa peau la fraîcheur du soir naissant, il admire l'engouffrement solaire dans la mer idéale. « Ah ! Jean-Pierre ! Que ne m'as-tu envoyé plus tôt cette carte miraculeuse ! » Il dépose le combiné sur son socle, il a froid jusque dans ses os. Il se lève. Va dans sa chambre. Cherche sa valise. La remplit de tout ce qui peut évoquer l'été, la nage, les brûlures insensées en un si terrible mois de janvier. Il part. Il part. Il emportera avec lui la carte de Jean-Pierre. Il la bénira chaque jour en se réveillant. Son icône pathétique. Sa ruine. Sa délivrance.

8. Les balises

Il s'engage dans la rue de la Harpe, le profil bas, l'air patibulaire. Un trouble le gagne chaque fois car, près de la rue de la Huchette, il devra passer devant une boutique de cartes postales. Il ne sait jamais s'il va résister à l'envie d'en regarder une qui lui donnera son horoscope égyptien. Ça sent la barbe à papa, le McDonald et l'agneau libanais. Mais plus encore, c'est coloré comme mille images séductrices, sombre érotisme de carton. Il ralentit le pas, car il sait qu'il est tout près. Relève la tête mais passe tout droit dans un acte presque héroïque. Il atteint enfin la place Saint-Michel. L'air venu de la Seine le rassérène. Sur un présentoir de chez Gibert Jeune, il aperçoit un livre d'art dont la couverture représente justement la place Saint-Michel. Il en ressent un vague écœurement. Il est dans un pays d'images, dans un quartier qui se représente lui-même, comme dédoublé, schizophrène. Il traverse la place à grands pas, se jetant entre les automobiles. Puis il s'engage dans la rue Saint-André-des-Arts. Il s'y engouffre, faudrait-il dire. Il est pris de vertige, il a besoin de savoir où il est dans le monde, il doit se raccrocher à quelque chose. Alors, près de la rue Gît-le-Cœur, il trouve enfin une boutique familière. Au coin, là, dans un enchevêtrement de photos presque luminescentes, il pénètre dans l'odeur humide des cartes. Et il s'apprête à passer là au moins une heure, à chercher, à retrouver les quartiers qu'il a parcourus ces derniers jours, à recouvrer en couleurs la couleur de ses souvenirs. Il palpe. Il se calme. Il n'a jamais reconnu d'autre utilité aux cartes postales, lorsqu'il est en voyage, que celle de le rassurer, de le remettre dans la réalité des villes qu'il visite.

9. « À moi, avec tendresse »

Quand il est parti, il s'est dit qu'il n'était pas plus bête qu'un autre. Alors, il s'y est mis, avec assiduité. Une carte postale par jour. Ça remplacerait son maudit journal qu'il est écœuré de devoir tenir chaque fois qu'il voyage. S'envoyer des cartes parce que ça lui ferait un souvenir hors du commun. Mais lesquelles ? Et c'était devenu un enfer, une occupation fastidieuse, car il n'aimait pas les cartes postales, trouvait la chose navrante et assez peu pertinente, toujours trop petites, avec juste assez d'espace pour avoir l'air un peu niais, un peu à court de mots, un peu n'importe quoi. À force de chercher, jour après jour, la perle rare qu'il allait aimer retrouver en revenant, il avait ainsi manqué nombre d'expositions, était arrivé trop tard au guichet des théâtres pour la représentation du jour ; bref, sa vie aventureuse s'en était trouvée considérablement diminuée. Mais il écrivait, timbraït, postait consciencieusement. Il terminait toujours ses cartes avec sa signature la plus connue : « avec tendresse », mais précédé par un insolite : « à moi ». Il craignait infiniment que le facteur ne lise cette dédicace. Une fois de retour chez lui, il vit le tas... les trente et une cartes qu'il s'était envoyées, entourées d'un élastique, quand la préposée des postes les lui remit en disant : « On est bien tendre avec vous. » Il aurait voulu mourir, disparaître. Il prit le tas et le jeta sans rien relire dans la première poubelle publique qu'il dénicha sur sa route. Libéré. Mais le cœur gros parce qu'il n'avait ni journal de voyage ni photos pour avoir la certitude d'être parti, cette année-là.

10. Les photos identiques

Elle se dit chaque fois qu'elle court le monde : « Pourvu que je trouve ! » Elle semble ainsi s'encourager, se donner un but précis, car elle a peu d'imagination et ne sait pas non plus, jamais, pourquoi elle part. Elle le fait parce qu'il le faut, du moins c'est ce qu'elle imagine. Alors, en voyage, elle trouve un passe-temps pour ne pas s'ennuyer, car les voyages l'ennuient ; c'est comme ça et elle n'y peut rien. Un jour, à Paris, il y a plus de vingt ans, elle vient d'acheter une série de cartes postales d'une redoutable banalité. Des vues touristiques absolument conventionnelles. Elle les avait trouvées formidables. Heureusement, elle a apporté son appareil photo. Un matin, comme par hasard, elle photographie la tour Eiffel. Et elle se rend compte que si elle avait été placée un peu plus à gauche, elle aurait reproduit à l'identique l'image d'une de ses cartes postales. Une révélation ! Elle s'est mise un peu plus à gauche, et vlan ! Que je te reproduise la carte ! Une passion, un passe-temps formidable ! Une découverte sans nom ! À son second voyage, elle a trouvé une série fameuse de devantures de magasins typiques de la capitale. Quelle ne fut pas sa fébrilité de se mettre à la recherche de la rue, de la façade, et de recomposer le cliché, carte en main, attendant même, parfois, quand elle ne s'impatiait pas, que la même lumière vienne lécher les vitrines ! Et vlan ! Et que je t'immortalise le fait d'avoir été au même endroit que le photographe professionnel ! Alors, depuis, c'est le Taj Mahal, ce sont les pyramides, les montagnes de Suisse (plus subtil, cela), une sculpture dans un parc de Delhi ; bref, elle est heureuse, elle ne s'ennuie plus, et elle a de très beaux albums dans lesquels elle place, à gauche, la carte postale d'origine et, à droite, son duplicata-photo personnel. Enfin, une artiste, une vraie !